

Chères sœurs et frères en Christ,

Le passage de l'Ancien Testament d'aujourd'hui est un texte fondateur, mythologique, que tout le monde connaît, en tout cas, dans les grands traits, et qui a laissé un impact culturel considérable. Pensez simplement à la pomme croquée du logo d'Apple. Comme toujours, dans ce genre de récits, notre exigence, en tant que croyant.e.s, lorsqu'ils nous sont proposés, est de les relire avec la plus grande attention possible et d'essayer de faire la part entre les interprétations populaires et les paroles dans la Bible.

Nous sommes dans le second récit de la Création, en Genèse 2, celui de l'Éternel-potier ou l'Éternel-jardinier, qui fit l'être humain à partir de la terre (Gn 2,7-17), puis lui donna un vis-à-vis à partir d'une de ses côtes (Gn 2,18-25). Ce premier humain, la Bible l'appelle Adam, qu'André Chouraqui a traduit par «le glébeux», parce que «adamah» signifie glébe ou terre en hébreu.

Je rappelle qu'au premier récit, en Genèse 1, il est raconté comment Dieu créa l'humain à sa ressemblance le 6<sup>e</sup> jour, et qu'il le créa simultanément homme et femme, dans le même mouvement (Gn 1,26-31).

#### *Anthropomorphismes*

Dans notre texte d'aujourd'hui, en Genèse 2, l'humain, encore indistinct, est rendu vivant par Dieu, qui lui insuffla le souffle de vie. Ensuite, la première chose à laquelle j'aimerais attirer votre attention ce matin, c'est que les Écritures rapportent que Dieu planta un jardin dans le pays d'Éden pour y installer l'humain. Le pays d'Éden était d'abord un lieu vide et sans vie. La Bible précise que de l'eau remontait du sol. Les diverses plantations qui permettent à l'humain de vivre vinrent après que l'humain fut créé. Alors que dans le premier récit de la Création, l'apparition des plantes est très précoce, dès le troisième jour, bien avant celle des animaux et de l'humain, le jardin d'Éden, source de toutes les abondances, est créé pour l'humain, ultérieurement, afin que l'humain puisse vivre.

On a souvent parlé de l'anthropomorphisme du deuxième récit de la Création. L'anthropomorphisme, c'est attribuer à quelque chose de non humain des caractéristiques humaines. C'est ce Dieu très familier, ce Dieu-potier qui façonne l'humain de ses mains, dirait-on, qui établit un jardin, donne des recommandations quant à son utilisation et adresse des remontrances lorsqu'elles sont bafouées. Le jardin d'Éden, qui a pour fonction et vocation de servir l'humain, comme nous le dit le texte, est une manifestation de l'anthropomorphisme. Et on pourrait immédiatement rétorquer, à partir du texte, que cette fonction entraîne une responsabilité, celle d'en

prendre le plus grand soin possible. La Bible le formule ainsi : «Le Seigneur Dieu prit l'humain et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder.» «Le cultiver et le garder» : voilà une formule assez claire pour signifier qu'il faut veiller à cette surabondance de vie qui nous permet, à nous aussi, de vivre.

Ce qui me frappe, c'est que le jardin d'Éden n'est pas, dans les Écritures, ce pays de Cocagne où tout viendrait à l'humain sans effort et sans considérations éthiques. Le jardin d'Éden est immédiatement lié à sa culture, c'est-à-dire au soin régulier qu'on y apporte et au respect de certaines règles pour qu'il demeure ce jardin de vie. Il me semble que ces restrictions originelles sont souvent oubliées dans les nombreuses allusions qu'on en fait dans la culture populaire.

#### *Cheminement difficile de la parole*

Faisons maintenant un saut pour nous retrouver au cœur de la scène qui nous concerne aujourd'hui, celle du serpent, de la femme et de l'homme. Pour le dire d'emblée, ce texte est tellement riche de sens, et a aussi été commenté par tant de personnes, que c'est toujours un exercice d'humilité que de l'interpréter à nouveau.

Pour moi, une clé de lecture de ce passage est suggérée par le texte lui-même, qui contient beaucoup de paroles orales, beaucoup de discours direct. Le récit de la ruse du serpent et de la chute originelle est celui de l'échec de la parole.

#### *Premières paroles pour nommer*

Au moment où nous retrouvons les figures principales de ce drame, l'homme indifférencié avait déjà parlé, à deux reprises. La première fois, pour nommer les animaux que Dieu façonna. Le texte n'évoque pas tous les noms que l'humain donna à ces bêtes, simplement qu'il le fit et qu'à la fin il constata qu'aucun de ces êtres n'était en mesure d'être une «aide capable d'être son partenaire». (Gn 2,20) Le premier usage de la parole est celui de la reconnaissance et de la distinction des choses vivantes dans notre entourage. Les deux vont ensemble.

Il y a une analogie dans cette manière de nommer les êtres vivants, pour les situer dans notre système de pensée, avec la création par le verbe de la première Création – ce que le relèvent de nombreux commentateurs. Nommer les choses, c'est à la fois reconnaître qu'elles ne sont pas nous et leur conférer une place, une existence de notre représentation du monde. Nous créons le monde avec lequel nous interagissons par la parole en le peuplant et en l'ordonnant. Sans cela le monde environnant resterait indéfiniment confus, indistinct, menaçant pour nous.



*Seconde parole humaine, parole-émotion*

Le seconde fois où l'humain prend la parole, nous l'entendons pour la première fois quant Dieu fit la femme à partir d'une cote de l'homme endormi. Quand il se réveilla, il s'écrivit : «Ah! Cette fois, voici un autre moi-même, qui tient de moi par toutes les fibres de son corps.» (Gn 2,23) J'entends dans cette exclamation tout le soulagement de ne plus être seul et sans doute aussi toute l'exaltation confuse que provoque cette nouvelle condition.

C'est une parole-cri, une parole-émotion, qui permet d'exprimer ce qui s'agite en moi et qui permet aussi de le communiquer, enfin il faudrait plutôt dire, de le jeter au monde. Mais nous sommes encore loin, très loin, de la parole éclairée, réciproque, écoutante qui fait de nous des êtres humains. D'ailleurs, Icha, c'est comme cela qu'est nommée la femme, ne répond pas à ce cri, ou bien la Bible ne rapporte pas ses paroles. On peut s'imaginer sans peine qu'elle devait elle-même être assez préoccupée par sa propre situation, nouvellement apparue sur terre, devant un type bizarre qui gesticule dans tous les sens en proférant des choses peu intelligibles du genre : «Voici un autre moi-même! Voici un autre moi-même!»

En résumé, lorsque le serpent s'adresse à la femme, nous constatons une lente progression symbolique de la qualité de la parole, mais nous sommes encore à un stade très élémentaire. La parole permet de se distinguer des autres, de leur conférer une place, et aussi, nous l'avons vu, d'exprimer ce qui se passe dans notre for intérieur et aussi de le dire au monde.

*Drame en trois actes*

Ce qui suit, vous le connaissez, et vous l'avez entendu tout à l'heure, c'est un peu une mauvaise pièce de théâtre en trois actes.

D'abord le serpent demande à la femme s'il Dieu leur à dire de ne manger aucun fruit du jardin, ce à quoi la femme répond : non, nous pouvons manger de tous les fruits sauf de ceux de l'arbre au milieu du jardin d'Éden, qui donne la connaissance de ce qui est bien ou mal, même pas d'y toucher – sinon c'est la mort!

Alors le serpent reprend la femme et dit : Mais non, vous ne mourrez pas. Au contraire, si vous en mangez, vous deviendrez son égal, vous connaîtrez les choses qui sont bien ou mal.

Le deuxième acte, c'est la femme laisse agir en elle ce que lui a dit le serpent, regarde l'arbre au milieu du jardin avec convoitise pour finalement en prendre un fruit et en manger. «Puis elle en donna à son mari, qui était avec elle», précise la Bible. Alors ils se virent tels qu'ils étaient et virent qu'ils étaient nus.

Le dernier acte, nous ne l'allons pas lu aujourd'hui, mais vous le connaissez tous : Dieu fit reconnaître à l'homme, à la femme et au serpent, à travers un interrogatoire assez sévère, leurs torts, leurs paroles manquées, annonça comme punition une existence humaine dorénavant laborieuse et douloureuse puis les renvoya du jardin d'Éden, celui qu'il avait planté pour l'humain. (Gn 3,8-24)

*Parole défaillante, parole inachevée*

Les paroles du serpent, dans la grille de lecture que je vous propose aujourd'hui, sont problématiques et pédagogiques à plusieurs égards. Le récit nous montre l'agissement de cette créature de manière assez transparente. Le serpent avait mauvaise réputation dans l'Antiquité : on s'en méfiait et on lui prêtait de mauvaises intentions. C'est, si vous voulez, notre renard, sans la sympathie que nous éprouvons pour sa malice depuis La Fontaine.

Ce serpent retors dit deux choses, et les deux sont condamnables pour ainsi dire. D'abord il s'adresse à l'un des deux humains, en posant pourtant une question qui les concerne tous les deux. Est-ce vrai que Dieu vous a dit : Vous ne devez manger aucun fruit? La zizanie qu'il s'apprête à semer commence par le fait qu'il prend à partie un des deux égaux. C'est assurément le vieux «diviser pour mieux régner».

Ensuite, sa demande-même est, elle aussi, piégée. Le serpent fait semblant de poser une question d'information alors qu'il suit en fait une tout autre intention. C'est un procédé on ne peut plus classique, que nous utilisons, heureusement sans les mêmes conséquences, à longueur de temps. Le serpent ne dit pas tout, il cache son jeu. Le récit biblique insiste là-dessus sans ambiguïté : sa parole est fautive car elle s'élève contre celle de Dieu. Ou pour le dire encore autrement, elle est tout sauf exemplaire au commencement de l'humanité.

La réponse, je l'ai dit, de la femme est, elle aussi, une parole manquée, une parole qui n'atteint pas son but. Au lieu de répondre aux mauvaises intentions du serpent, par exemple en mettant en doute sa bonne foi, la femme se prend à son jeu et répond à sa question-piège. Sans vouloir être trop fondamental, je crois qu'on peut lire dans cette histoire contre contre-exemple à ne pas suivre face à de la fautive information – et en cela garde toute son actualité. La meilleure façon de répondre à ce style de questions biaisées, c'est de thématiser le non-dit, le sous-entendu, l'inavoué. C'est cela, une parole mûre, une parole qui éclaire et qui libère, et non qui manigance et qui offusque.

Mais la réponse de la femme elle-même est problématique. Elle affirme que Dieu leur aurait dit de «ne pas



manger de l'arbre au centre du jardin, ni même d'y toucher, de peur d'en mourir». (Trad. BFC 1982) Ce qu'elle dit n'est pas complètement faux. Mais Dieu ne leur a pas dit de ne pas toucher aux fruits de l'arbre de la connaissance du bien ou du mal, simplement de ne pas en manger. Là aussi, la Bible nous présente des réactions on ne peut plus ordinaires et familières. La femme exagère et ce faisant altère les paroles de Dieu – peut-être parce qu'elle ne les a pas vraiment comprises, peut-être parce qu'elle n'est pas tout à fait d'accord avec elles – le texte biblique ne le dit pas. Toujours est-il qu'elle présente au serpent exactement la réponse qu'il attendait et il saute sur l'occasion pour présenter Dieu comme un quelqu'un qui jalouse, qui ne supporte pas que d'autres créatures aient les mêmes connaissances que lui.

Là encore, sans entrer dans les considérations profondément anthropologiques, il me semble que cette attitude du serpent, cette parole insidieuse, malveillante, qui utilise à dessein nos propres interrogations et nos propres projections contre Dieu, a quelque chose d'archétypique. C'est pour cela qu'on peut bien parler de péché originel, qui serait à chercher dans cette parole défaillante par rapport la confiance première de Dieu,

et non dans un quelconque acte de transgression culinaire. Et je n'évoquerai même pas la parole absente de l'homme, dans toute cette histoire, pourtant présent, insiste le texte, au moment des faits. C'est encore un exemple de parole manquée.

C'est bien cela, je crois, le but profond de ce récit : nous montrer, comme dans un miroir, toutes les défaillances possibles de la parole, toutes les tentatives échouées, les drames et les malheurs, qui ont précédé l'émergence d'une parole libre, d'une parole mûre, d'une parole humaine à la hauteur de l'appel de Dieu.

Le passage d'aujourd'hui s'arrête sur cette crise, et c'est sur cet inachevé que j'aimerais terminer aujourd'hui. Qu'en ce début de Carême, nous soyons attentifs et ouverts à la parole régénératrice de Dieu, et qu'à notre tour, nous soyons porteurs d'une parole juste et audacieuse dans notre temps.

Amen.

*Paul Schalck, dimanche 22 février 2026,  
Leonhardskirche / Église St-Léonard, Basel*

